Régis Missire
Université Toulouse 2 / CPST

Unités linguistiques à signifiant discontinu, du morphème au texte - une approche néo-saussurienne

in J.-P. Bronckart, C. Bota, E. Bulea (Eds.)
Le projet de Ferdinand de Saussure, 2010, Genève, Droz, pp. 289-312

L'objectif de cette étude est de revenir sur le problème des unités linguistiques à signifiant discontinu dans une perspective sémiologique néo-saussurienne. L'intérêt de mener cette réflexion dans un tel cadre est immédiat : déliant le signe de sa fonction référentielle, Saussure prépare l'autonomie du niveau sémiologique et anticipe l'identification d'unités dont la manifestation, non nécessairement connexe, s'affranchit des caractères monadiques attribués au signe par la philosophie occidentale. Pourtant Saussure n'élaborera pas le concept de *signifiant discontinu*, pas plus d'ailleurs que ses héritiers sémiologues[1], comme si une rémanence de la conception traditionnelle du signe l'avait empêché, à tout le moins dans ses travaux de linguistique générale[2], de tirer toutes les conséquences théoriques de sa pensée « dé-ontologique »[3] : initialement développé en morphosyntaxe pour rendre compte des phénomènes d'accord et de certains types de morphèmes disjoints[4], le concept de signifiant discontinu, ses implications et son éventuelle extension restent encore à évaluer du point de vue d'une sémiologie générale. On attend notamment de cet examen une meilleure compréhension de ce qui fait l'unité et la commensurabilité des différents niveaux de l'analyse linguistique, du morphème au texte : par exemple, en se limitant à manipuler des signes à signifiant continu (ou connexe), on en est *ipso facto* réduit à considérer le texte sur le modèle d'un « collier de signes »[5], avec les formes de compositionnalité afférentes. Nous aurons alors à revenir sur les caractéristiques générales de la *constituance*[6] linguistique, en argumentant que certains niveaux d'analyse, textuels notamment[7], imposent d'en reconnaître des modalités atténuées, que nous dénommerons *réticulaires*. L'approche développée ici vise ainsi, de façon programmatique, à tracer des continuités ou des accès entre les niveaux de l'analyse, les disciplines qui les prennent en charge et les concepts qu'elles mettent en œuvre.

---

[1] En fait la branche hjelmslevienne de la descendance saussurienne a *de fait* décrit des unités à signifiant discontinu

[2] Les travaux sur les anagrammes paraissent emblématiques de cette migration de la question du signifiant discontinu.

[3] Je reprends une expression de Rastier.

[4] Voir par exemple Harris, 1945 et Martinet, 1960.

[5] Quelle que soit par ailleurs leur étendue (morphème, mot, expression, phrase, période, etc., voir *infra* 1.1).

[6] Connexité de manifestation des unités, intégration arborescente des constituants dans des unités de rang supérieur, compositionnalité du sens.

[7] De ce point de vue, il importe de signaler que le niveau textuel, contrairement à une réduction fréquente, n'est pas seulement l' « au-delà » de la phrase, mais également un observatoire duquel la phrase, ainsi d'ailleurs que ses composants, révèle des perspectives qui ne s'épuisent pas dans une analyse syntaxique ou morpho-lexicale.

1. Format et détermination des unités concrètes

1.1. Format des unités sémiologiques

En dépit de nombreuses lectures ayant réduit le signe saussurien au signe minimal (*morphème* par exemple) le *CLG* reste ouvert quant à la question du *format* des unités, et il est assez probable que Saussure envisageait l'application du principe sémiologique au moins jusqu'au palier phrastique, comme en témoigne d'une part l'attribution d'une valeur sémiologique au *syntagme* : « Dans la règle, nous ne parlons pas par signes isolés, mais par groupes de signes, par masses organisées qui sont elles-mêmes des signes » (*CLG*, p. 177), et d'autre part la caractérisation de la phrase comme « type par excellence du syntagme » (*CLG*, p. 172)[8]. Procédant du découpage de la chaîne sonore en segments significatifs, la détermination des *entités concrètes* de la langue suppose principalement la définition *duelle* du signe et n'implique aucune conséquence *théorique* sur l'"empan"[9] syntagmatique de celui-ci. C'est d'ailleurs ainsi que l'interprétera toute une tradition linguistique, qui appliquera la dualité signifiant/signifié à des entités pouvant inclure jusqu'à la période[10].

1.2. Méthode de détermination des unités concrètes

La méthode de détermination des unités concrètes procède du caractère *linéaire*[11] du signifiant linguistique, ce qui implique une segmentation de la chaîne sonore conditionnée par l'attribution de qualités "conceptuelles" distinctes en ses localités *successives*. Concrètement, cette détermination prend la forme d'une *délimitation*, comme en témoigne ce célèbre passage : « L'entité linguistique n'est complètement déterminée que lorsqu'elle est *délimitée,* séparée de tout ce qui l'entoure sur la chaîne phonique. Ce sont ces entités *délimitées*, ou *unités* qui s'opposent dans le mécanisme de la langue »[12] (*CLG,* p. 145, je souligne). Cette *détermination par délimitation* implique incidemment le caractère *connexe* (ou *compact*) du signifiant de l'unité concrète, ce qui apparaît plus clairement dans l'extrait suivant : « L'unité n'a aucun caractère phonique spécial, et la seule définition qu'on puisse en donner est la suivante : une tranche de sonorité qui est, *à l'exclusion de ce qui précède et de ce qui suit dans la chaîne parlée*, le signifiant d'un certain concept » (*CLG,* p. 146, je souligne). Or il faut souligner que cette connexité n'est pourtant nullement requise par les attributs habituels de l'unité saussurienne quand on la considère sous son angle duel : on ne voit pas en effet que le caractère double du signe implique la connexité du signifiant, et on sait par ailleurs que les rapports associatifs[13] comme syntagmatiques existent entre entités discontinues. Il y a cependant loin de la possibilité d'un concept à sa nécessité, et il convient d'examiner plus avant les formes que prend cette question aux différents paliers de l'analyse linguistique.

2. Unités discontinues et niveaux de l'analyse

Convenons par commodité de distinguer des niveaux *textuels* (2.1), *lexicaux* (2.2) et *grammaticaux* (2.3) de manifestation d'unités discontinues.

---

[8] Ces passages coïncident par ailleurs avec l'évocation d'unités syntagmatiques, grammaticales ou phraséologiques : « Inversement, il y a des *unités* plus larges que les mots : les composés (*porte-plume*), les locutions (*s'il vous plaît*), les formes de la flexion (*il a été*), etc. » (*CLG*, p. 148, je souligne).

[9] On contrastera par ailleurs la terminologie pléthorique des *ELG* relativement aux concepts de *signe*, *signifiant* et *signifié* avec l'absence d'un terme désignant les unités linguistiques *minimales*.

[10] Voir par exemple Martinet, 1960, p. 15 ; Godel, 1969, p. 118 ; Rastier, 2003, p. 35.

[11] Voir *CLG,* p. 103. Saussure parle d'*unispatialité* dans les *Notes Item* (*ELG*, p. 110).

[12] On trouve dans les *Notes Item* des versions plus temporelles de cette opération de délimitation. Voir par exemple les notes 3317.3 et 3319.5 (*ELG,* pp. 111-114).

[13] Voir par exemple la substitution sur la catégorie du nombre.

2.1. Isotopie et paratopie

C'est probablement au niveau textuel que la reconnaissance d'unités dont la manifestation est discontinue fait le moins problème. On l'illustrera en évoquant rapidement les phénomènes généraux d'*isotopie* et de *paratopie*.

2.1.1. Isotopie

Envisagé comme la récurrence d'une même valeur sémantique en différentes localités de la chaîne syntagmatique, le phénomène isotopique illustre très simplement ce que pourrait être une unité textuelle à signifiant discontinu. En mobilisant les trois variables du *signifiant*, du *signifié* et de la *portée syntagmatique*, il est possible de caractériser l'isotopie comme une sorte d'inverse du *morphème* : à la *connexité* sur le plan du signifiant, la *pluralité* sur le plan du signifié, et la *ponctualité* syntagmatique de celui-ci répondent respectivement *la discontinuité, l'unicité* et *l'étendue* de celle-là (voir *infra* 3.2). Considérer l'isotopie comme une unité supposerait alors de préciser le critère saussurien de la délimitation : « à l'exclusion de ce qui suit ou de ce qui précède [*immédiatement* - RM] dans la chaîne parlée ».

2.1.2. Paratopie

Ayant fait l'objet d'une élaboration théorique moins avancée que l'isotopie, le concept de *paratopie*[14] désigne un phénomène complémentaire, et tout aussi essentiel : il s'agit de pouvoir rendre compte, pour une même unité sémantique *complexe* (un *thème* par exemple), de la relation entre sa manifestation *ponctuelle* (dans une lexicalisation synthétique) et sa manifestation diffuse (i.e. *discontinue*) sur le modèle d'une relation *d'amalgame et de décumul thématiques*. Pour reprendre un exemple connu, si l'on considère que le thème de l'Ennui est composé des sèmes /itératif/, /imperfectif/, /privation/, /dysphorique/[15], on en observe dans le passage suivant de *Madame Bovary* deux manifestations, la première synthétique (*ennui*), la seconde discontinue :

> Après l'ennui/itératif/,/imperfectif/,/privatif/,/dysphorique/ de cette déception/dysphorique/, son coeur de nouveau/itératif/ resta/imperfectif/ vide/privation/,/dysphorique/, et alors la série/itératif/ des mêmes/itératif/ journées recommença/itératif/. Elles allaient donc maintenant se suivre/itératif/ ainsi à la file/itératif/,/imperfectif/, toujours/imperfectif/ pareilles, innombrables/itératif/, et n'apportant rien/privation/ ! Les autres existences, si plates/imperfectif/,/privatif/,/dysphorique/ qu'elles fussent, avaient du moins la chance d'un événement.

En considérant un complexe {a,b,c} on peut représenter ainsi la complémentarité des relations d'isotopie et de paratopie sur la chaîne syntagmatique :

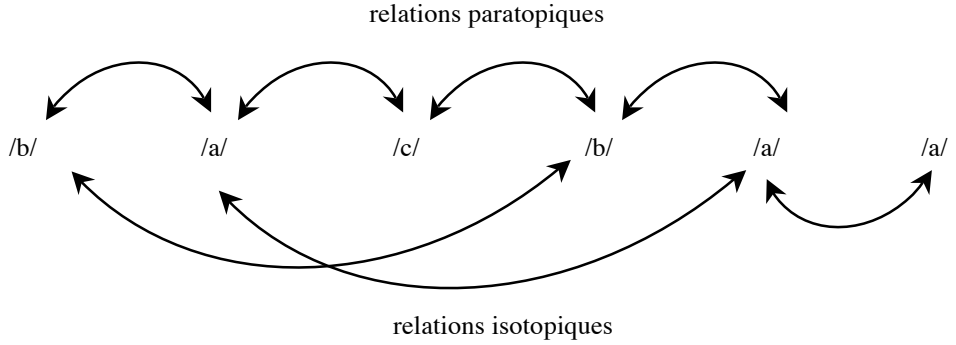

Figure 1 : isotopie et paratopie

[14] Voir cependant Rastier, 2003 et Missire, 2005. Dans les termes d'une sémantique gestaltiste, l'isotopie illustre la loi de *bonne continuation,* la paratopie le phénomène de *complétion.*

[15] Pour une présentation de la construction de ce thème, voir Rastier, 1995.

Remarque : l'identification d'une relation entre les différents éléments d'un complexe sémantique manifesté de manière discontinue suppose la capacité pour chacune de ses "parties" d'évoquer le complexe intégral, ce qui signifie en d'autres termes que *la relation paratopique présuppose au moins une isotopie*. Au crédit de l'hypothèse hjelmslevienne de l'*isomorphisme*, on notera le parallèle entre paratopie sur le plan du signifié et *anagrammes* sur le plan du signifiant : outre la relation du compact au diffus, présente dans les deux cas, il faut également mentionner au niveau sémantique un équivalent des *mannequins phonétiques*[16], dont Saussure faisait une condition pour l'identification d'un anagramme. Si l'on veut en effet s'interdire d'identifier une manifestation discontinue du thème de l'Ennui dans «Battre/itératif/ les oeufs en omelette. Versez petit à petit/itératif/ le lait chaud sur les oeufs sans/privation/ cesser/imperfectif/ de battre/itératif/,/imperfectif/ le mélange »[17], il faut conditionner l'identification d'une manifestation discontinue du thème par la présence dans son entour d'un « mannequin sémantique », que l'on entendra ici comme lexicalisation compacte de tout ou partie du complexe. Le parallélisme serait ainsi le suivant :

	Manifestation continue	**← →**	**manifestation discontinue**
Plan du signifiant	Mot-thème (forme expressive intégrale)	Mannequin phonétique (forme expressive partielle)	Anagramme
Plan du signifié	Thème (forme sémantique intégrale)	Mannequin sémantique (forme sémantique partielle)	Valeurs sémantiques en relation paratopique

Tableau 1 : parallélismes sémiologiques

Dans l'exemple présenté *supra* l'identification ne fait pas problème, le terme *ennui* apparaissant au début de l'extrait. Dans un autre passage du même roman analysé par Rastier[18] : « La conversation de Charles était plate/imperfectif/, /monotonie/, /privation/ comme un trottoir de rue/monotonie/, et les idées de tout le monde/itératif/,/monotonie/ y défilaient/imperfectif/,/itératif/, dans leur costume ordinaire/itératif/,/monotonie/, sans/privation/ exciter d'émotion/euphorie/, de rire/euphorie/ ou de rêverie/euphorie/. » c'est *plate* qui a cette fonction de mannequin sémantique en lexicalisant trois des sèmes du thème[19].

2.2. Collocations

On trouvera des phénomènes comparables au palier lexical avec ces corps intermédiaires entre locutions et syntagmes libres que sont les collocations. Si leur statut de « quasi-unités » les rapproche des premières, elles conservent des seconds la capacité à se manifester de façon discontinue : *franchir les limites* est ainsi une collocation verbo-nominale immédiatement reconnue dans *il a franchi à plusieurs reprises les limites de l'acceptable*[20]. Alors que les locutions sont en général caractérisées par leur démotivation interne, les phénomènes d'isotopie expliquent au contraire

[16] « Portion de texte dont l'initiale et la finale correspondent à celles du mot-thème » (Gandon, 2002, p. 387).
[17] Recette du flan.
[18] Voir Rastier, 1995.
[19] La position et la polysémie de l'adjectif sont par ailleurs centrales dans le passage : il apparaît en première position de la section prédicative de la phrase et fonctionne comme "signifié d'interface" entre les dimensions /abstrait/ (« la conversation de Charles était- ») et /concret/ (« -comme un trottoir-).
[20] Saussure, qui soulignait pourtant l'existence d'unités dépassant le format du mot (voir *supra* l'évocation des *expressions* et *locutions toutes faites*) ne s'est pas intéressé aux phénomènes collocationnels, contrairement à Bally, sans doute sensibilisé à ces questions par son expérience d'enseignement du français langue étrangère (voir Hausmann & Blumenthal, 2006, pp. 7-10). Dans le *CLG* d'ailleurs, la plupart des exemples d' « expression appartenant à la langue » proposés au chapitre des rapports syntagmatiques (*Prendre la mouche, forcer la main à quelqu'un, rompre une lance,* etc.) sont le fait des éditeurs (voir De Mauro, 1972, n. 250).

régulièrement la motivation sémantique des collocations, qu'elle soit évidente (*arriver à la conclusion* (/terminatif/), *impulsion initiale (inchoatif/), etc.*) ou plus difficilement perceptible (*tomber en panne,* avec les valeurs /inattendu/, /ponctuel/, immédiates dans *panne,* mais qui supposent un peu de travail phraséologique pour être mieux perçues dans *tomber* (*tu tombes bien !, tomber amoureux, tomber des nues*, etc.).

2.3. Morphèmes à signifiant discontinu

Enfin, le concept de *signifiant discontinu* trouve à s'appliquer en morphologie, domaine dont il provient d'ailleurs. L'un des textes *princeps* est le *Discontinuous morphemes* de Harris proposant de traiter les phénomènes d'accord et les classifieurs de langues comme le Swahili en termes de morphèmes discontinus. Harris précisera sa typologie dans *Structural linguistics,* qui retient les types suivants de *non-contiguous phonemic sequences* :

(i) les *staggered phonemes,* dont les racines trilitères dans les langues sémitiques sont l'exemple classique (voir arabe : *kataba* « il a écrit », *katabtu* « j'ai écrit », etc. avec la racine discontinue *k-t-b* « écrire »)[21].

(ii) les cas de *broken sequences,* comme le morphème de négation *ne … pas* en français) ;

(iii) les *repetitive sequences,* par exemple *us … us* ou *… a … a* dans *filius bonus* et *filia bona* ou encore les phénomènes d'accord (*he … -s* dans *he thinks so*[22]).

Martinet, qui popularisera le concept en France, l'adaptera dans le cadre de sa théorie fonctionnaliste du monème : ainsi dans « /lezanimopes/ *les animaux paissent* rapproché de /lanimalpè/ *l'animal paît,* le signe « pluriel » reçoit trois expressions distinctes : /leza …/ au lieu de /la …/, /… mo …/ au lieu de / … mal … / et / … pes/ […] Il n'y a là, bien entendu, qu'un seul monème de pluriel […] » (Martinet, 1980, p. 105.). Mais alors que pour Harris le concept de *discontinuous morpheme* est uniquement motivé par des critères distributionnels de co-occurrences[23], il est pour Martinet une conséquence de la définition *sémantique* du monème (« effet de sens correspondant à une différence formelle »[24]) : c'est parce que dans l'énoncé *les animaux paissent* le pluriel ne fait l'objet que d'*un* choix de la part du locuteur que les marques formelles de l'énoncé le manifestant peuvent être considérées comme le signifiant discontinu d'un signifié unique.

Ce bref panorama[25] ne doit cependant pas dissimuler les spécificités de chacun de ces niveaux, ainsi que les objections qu'a suscité le concept de signifiant discontinu en sémantique grammaticale : Hjelmslev a ainsi montré que la description en ces termes était fausse pour les cas de concordance de l'épithète indo-européen (1956) ; s'agissant des cas d'accord ou de flexion verbale, Godel le considère comme un « artifice ridicule »[26], et Rastier le juge « insoutenable »

---

21 Dans un passage du *CLG* au sujet des racines trilitères, Saussure, s'il ne la thématise pas, suppose la possibilité d'un signifiant discontinu : « […] les consonnes expriment le « sens concret » des mots, leur valeur lexicologique, tandis que les voyelles […] marquent exclusivement les valeurs grammaticales par le jeu de leur alternance. » (*CLG,* pp. 315-316) : on a bien à faire ici avec un signifié dont la manifestation est discontinue, bien que l'on demeure certes dans l'enclos du mot.

22 Harris évoque également, pour les juger plus complexes, les cas illustrés par des textes à trous comme *What did you say --- him ?* et *What did you steal --- him ?* (1960, p. 167) où les lexèmes *say*/*steal* appellent respectivement les prépositions *to*/*from.* Ce type de phénomènes, dénommés *colligations* par les contextualistes anglais, se situe à mi-chemin entre les collocations (2.2) et les cas de morphèmes grammaticaux discontinus.

23 « The relation in question is that which obtains between two or more morphemes which always occur together (in a given environnement) » (Harris, 1945, p. 121).

24 Martinet, 1985, p. 33.

25 Qui ne vise pas à l'exhaustivité : il faudrait par exemple évoquer les cas de *constituants discontinus* qui questionnent les grammaires n'acceptant pas le croisement de branches dans les arbres syntaxiques.

26 L'argument de Godel est d'ailleurs intéressant : « Dans 'avons couru' faut-il localiser le trait de sens passé sur *av-… -u* ? Bien des linguistes structuralistes ne reculent pas devant ce genre de formule ; mais heureusement on n'en est pas réduit à ce ridicule artifice. Si l'analyse syntagmatique délimite d'abord 'avons' et 'couru', c'est que ces unités sont d'ordre supérieur à celle qu'on y distingue ensuite, et un linguiste peut, sans se disqualifier, reconnaître que ce sont

(2005). Dans ce qui suit, nous voudrions cependant relancer la discussion afin d'éprouver dans une perspective sémiologique la commensurabilité de ces différents paliers.

3. Discussion

3.1. Signifiant discontinu et dualités langue / parole

Une première question, évoquée d'ailleurs par Harris (1960, p. 166), concerne la différence entre par exemple all. *ge* … *en* (cf. *gefangen*) et lat. … *us* … *us* (cf. *filius bonus*) : est-il correct de traiter ces deux types de phénomènes en termes de signifiant discontinu, alors que *ge* et *en* semblent des parties d'une même forme englobante (*ge* n'apparaît jamais seul), tandis que … *us* se présente seul tout en manifestant l'intégralité de son sens grammatical[27] ? On pourrait être tenté alors de poser que *ge* … *en* est un *morphème discontinu* quand … *us* … *us* n'est que la répétition, prescrite par le système grammatical, d'*un* morphème unique. La réponse à cette question est bien entendu conditionnée par le cadre théorique au sein duquel on la pose, et l'approche distributionnaliste pourra avancer un traitement unitaire de ces deux cas de figure en décrivant rigoureusement les *environnements* (ou *domaines*) dans lesquels … *us* … *us* peut apparaître (ici par exemple l'environnement de morphèmes comme *bon-* et *fili-*) : pour Harris, l'objectif est de substituer le concept de morphème discontinu aux règles d'accord, encore trop sémantiques[28]. Mais l'alternative reçoit un autre éclairage si l'on rappelle qu'il s'agit bien avec cette question de déterminer des unités de *langue*. Or les réponses apportées (signifiant discontinu *vs* accord) présupposent des conceptions distinctes mais complémentaires de la langue.

On peut pour mieux faire voir cela reprendre les arguments de Coseriu (1952) montrant que la dualité saussurienne *langue/parole* mobilise des couples d'opposition (psychique/ psychophysique ; social/individuel ; formel/substantiel) déterminant des objets qui se croisent en réseau plutôt qu'ils ne se recoupent exactement[29]. Sans détailler cette démonstration connue, j'en retiendrai un tableau[30] distribuant *les* dualités langue/parole en fonction des critères précités :

	système	normes sociales	normes individuelles	parler concret
système/réalisation	*langue*	*parole*	*parole*	*parole*
abstrait/concret	*langue*	*langue*	*langue*	*parole*
social/individuel	*langue*	*langue*	*parole*	*parole*

Tableau 2 : dualités langue / parole

Les deux premières oppositions peuvent être corrélées au couple aristotélicien *ergon* / *energeia,* que Coseriu reprend de Humboldt en l'appliquant au langage : dans cette perspective, la langue est envisagée soit comme une *systématisation* permanente de l'activité de parler (*energeia*), soit comme une *réalisation* ou un *produit* (*ergon*)[31]. L'hypothèse du signifiant discontinu s'inscrit alors

---

des mots. Ces mots ne coïncident certes pas avec des traits sémantiques ; ils n'en sont pas moins des unités significatives » (Godel, 1969, p. 128) car c'est précisément l'argument de la constituance qui est sous-entendu dans la critique.

[27] Le cas souvent évoqué de *ne* … *pas* en français est intermédiaire, puisque chacune des deux parties du morphème peut apparaître seule tout en manifestant le signifié grammatical /négation/.

[28] 1945, p. 126.

[29] Voir Coseriu, 1952, pp. 43-62.

[30] Inspiré de Coseriu, 1952, p. 101.

[31] Le principe analogique souvent invoqué par Saussure illustre parfaitement cette conception énergétique de la langue, qui entre parfois en contradiction avec son caractère d'archive : les hésitations à propos du statut de la phrase dans le *CLG* (Chap. 5, § 2) sont emblématiques de la rencontre de ces deux perspectives, comme cela a été relevé par les commentateurs (voir par exemple De Mauro, 1972, n. 251).

dans une conception de la langue comme « archive de parole »[32] alors que le traitement classique en termes d'accord s'attache au contraire à la régularité en tant qu'elle est le produit d'une *régulation* immanente à l'activité de parler. Bien que cette partition signale des points de vue différents et non contradictoires sur l'objet linguistique en général, chacun des objets dégagés sélectionne tendanciellement des paliers de l'analyse : la description en termes de signifiant discontinu s'imposera ainsi à proportion de ce que l'on se rapproche du palier textuel, où la prescriptivité du système le cède à d'autres modes d'organisation :

energeia	ergon
régulation	régularités
système	normes
relations entre unités	unités discontinues
analyse grammaticale	analyse textuelle

Tableau 3 : conceptions de la langue et paliers d'analyse

On comprend ainsi mieux pourquoi la reconnaissance de ces unités semble s'imposer davantage à mesure que l'on s'éloigne des niveaux les plus endo-systématiques. Et il faut convenir qu'évoquer des unités à signifiant discontinu comme nous l'avons fait en 2 *supra*, suppose de neutraliser la différence entre ces deux compréhensions de ce que l'on appelle *langue.*

3.2. Unités sémiologiques, empan syntagmatique et densité sémantique

La question des unités ou entités à manifestation discontinue s'éclaire également de se discuter dans le cadre de la distinction morphème/monème. Bien que reprenant le terme de *monème* à Frei, Martinet en a radicalement changé le sens : alors que Frei conserve dans sa définition le caractère de signe à signifiant minimal[33]*,* Martinet le définit comme un « effet de sens correspondant à une différence formelle »[34], ce qui lui permet d'échapper à la nécessaire localisation de l'effet de sens sur un segment continu de la chaîne : seule une différence formelle est nécessaire, et se produit éventuellement en cas de commutation réussie. On sait que Martinet a insisté sur la différence essentielle du monème avec le morphème[35] dans une perspective fonctionnelle (l'effet de sens devant correspondre à un choix unique du locuteur), mais cette distinction recèle une portée sémiologique plus générale, qui intéresse directement notre propos relatif au format et à la nature des unités : le monème correspond en effet exactement à l'*inverse sémiologique* du morphème. Nous avons dans les deux cas à faire à des *signes* dont les principes de délimitation sont en rapport inverse : alors que le morphème est la portion minimale du plan du signifiant dotée d'une signification (dont la nature, simple ou complexe, est secondaire), le monème est un effet de sens minimal correspondant à une différence formelle (dont la connexité ou non des lieux de marquage est secondaire). D'une certaine façon, et cela était prévisible s'agissant d'une unité *duelle,* sa détermination varie selon la répartition *invariant/variable* sur les deux plans du signifiant et du signifié : pour le morphème, l'invariant est situé sur le plan du signifiant (*i.e.* sa minimalité et sa connexité) et la variable sur le plan du signifié (voir par exemple la variabilité de densité sémantique entre morphèmes grammaticaux et morphèmes lexicaux), alors que s'agissant du monème, l'invariant est situé sur le plan du signifié (choix *unique* que l'on pourrait interpréter comme une densité sémantique minimale) et la variable sur le plan du signifiant (indétermination du formant). La fréquente coïncidence *de fait* entre monèmes et morphèmes en français a sans

[32] Egalement caractéristique des linguistiques contextualistes britanniques : comme dans la théorie harrissienne, la co-occurrence régulière d'unités en crée une nouvelle de format supérieur (voir les grammaires de construction).
[33] Frei parle de signifiant *indivis :* voir Godel, 1969, p. 120.
[34] Voir Martinet, 1985, p. 33.
[35] Voir Martinet, 1985, p. 30.

doute retardé l'établissement de cette différence, permettant notamment d'établir une continuité claire entre monème et isotopie.

En retenant pour le plan du signifiant les paramètres de *l'étendue syntagmatique* et du *différentiel continu/discontinu* du formant, et pour celui du signifié le paramètre de la *densité sémantique,* cette distinction devient généralisable et permet ainsi de situer, et donc de rendre sémiologiquement commensurables, les différents types d'unités sémiologiques que nous avons évoqués :

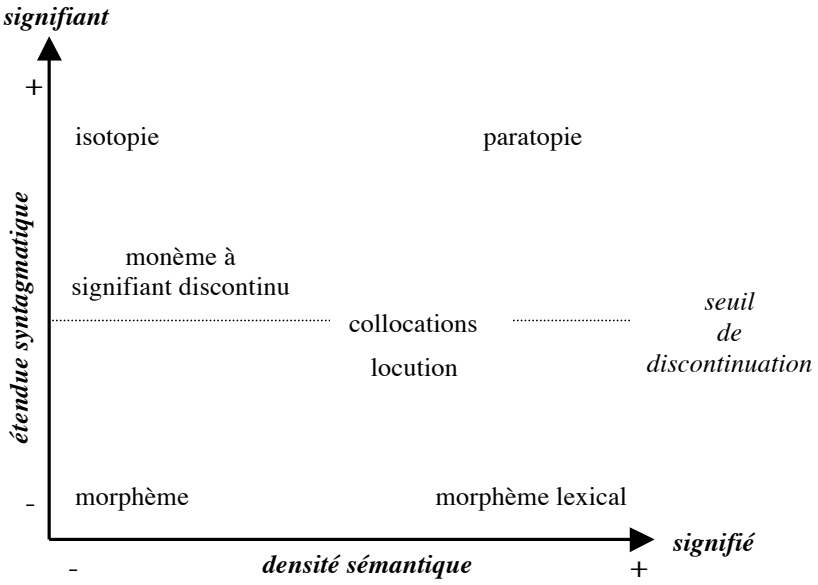

Figure 2 : unités sémiologiques

NB : Le seuil de discontinuation est évidemment mobile selon les langues (voir par exemple les racines trilitères des langues sémitiques).

Une telle représentation permet de décrire de manière unifiée les différents paliers d'analyse linguistique en y repérant des opérations de *répétition*, d'*amalgame,* et de *décumul.* D'un point de vue sémiologique, l'isotopie s'oppose à la paratopie sur l'axe de la densité sémantique, au morphème grammatical sur l'axe de l'étendue syntagmatique, et au morphème lexical sur les deux axes.

3.3. Durée sémantique : unités sémiologiques et passages

Mais qu'advient-il alors du signifié d'une unité sémiologique à signifiant discontinu ? Faut-il par principe convenir d'une discontinuité corrélative du signifié, auquel cas on se trouverait fondé à parler de *signe* discontinu, ou d'autres cas de figure sont-ils concevables ? Se pose ainsi le problème sémiologique central des *temporalités respectives* et des modes de corrélation des plans du signifié et du signifiant, qui avait été indirectement abordé par Jespersen (1922) notamment, qui avait proposé d'analyser ang. *All good old men's work* comme une factorisation du génitif : (a+b+c)nx (*vs* anx + bnx + cnx pour l'ancien anglais). La distinction proposée par Hjelmslev (1963/1966, p. 145) des éléments *intenses* et *extenses* permet de préciser les termes de la discussion : initialement formulée dans le cadre de la description grammaticale pour les *caractérisants* (par opposition aux *constituants*) elle permet de distinguer sur les deux plans du signifiant et du signifié des éléments s'opposant par le fait que certains

> peuvent servir à caractériser un énoncé entier […] et ceux qui n'ont pas cette propriété. Nous appelons *extenses* les premiers, *intenses* les autres. Dans le plan de l'expression, les éléments extenses sont identiques aux modulations, alors que les éléments intenses sont les accents. Dans le plan du contenu les éléments extenses sont ceux que l'on appelle d'habitude les éléments de flexion verbale (par exemple temps et mode), les intenses sont ceux qu'on appelle d'habitude les éléments de flexion nominale. (Hjelmslev, 1963/1966, p. 145)[36]

Le principe de cette opposition peut cependant être étendu à d'autres types d'unités : de même qu'une flexion verbale, bien que localisée sur un point de la chaîne syntagmatique, constitue une valeur globale de l'énoncé, certaines grandeurs sémantiques possèdent en effet des capacités de « diffusion » supérieures à d'autres. C'est le cas par exemple des *domaines sémantiques*[37]*,* des *registres de langues,* qui, bien que non nécessairement marqués en tout point de la chaîne sont pour ainsi dire "toujours présents"[38] dans un texte et dans un genre donnés : à la lecture de la rubrique sportive d'un quotidien, le sens /sport/ reste ainsi activé jusqu'à ce que la page soit tournée, même si toutes les unités lexicales n'appartiennent pas à ce domaine sémantique. Bouquet qualifie ces grandeurs de « signifiés suprasegmentaux » :

> Les valeurs globales du signifié suprasegmental, pour leur part, répondent par définition de l'intégralité de l'unité suprasegmentale considérée, dite *texte*. On nommera *genre* – dans un sens technique – ce signifié suprasegmental […]. Ces traits seront susceptibles de consigner des valeurs de nature diverses – appartenant à des catégories usuellement nommées *discours, type, mode, champ générique, sous-genre, registre, domaine, niveau,* etc. – qui confèreront en outre leur unité aux textes analysés (que ces textes soient une holophrase ou un ouvrage de trois mille pages). (Bouquet, 2007, p. 52)

Une typologie plus précise des divers degrés de présence et potentiels de diffusion des unités sémantiques reste à établir, mais l'essentiel pour notre propos est de constater des différences de régime temporel entre les deux plans du langage : si certaines unités corrèlent fortement les temps de leur signifiant et de leur signifié, on observe pour d'autres une sorte de désynchronisation, la "continuation" du signifié étant d'ailleurs la condition d'identification d'une unité à signifiant discontinu. On voit cependant immédiatement que c'est la méthode même de délimitation des unités (voir *supra* 1.2) qui s'en trouve affectée, car celle-ci suppose en effet cette synchronisation des plans :

> 3317.3 *Item. La temporalité.* Plus on étudie, plus on voit que c'est la divisibilité par morceaux de temps de la chaîne sonore (*ipso facto* divisibilité simple, unilatérale) qui crée à la fois les caractères [ ] et les illusions comme celle de croire que les unités de langage sont des touts organisés, alors qu'elles sont simplement des touts subdivisibles dans le temps *et parallèlement à des fonctions qu'on peut attribuer à chaque morceau de temps.* (*ELG*, p. 111)

C'est ainsi le principe de *localisation* du sens, dont la possibilité est au principe des procédures de découpage de la chaîne sonore comme des opérations de substitution et de commutation, qui se trouve interrogé par la variabilité de « durée sémantique »[39] des unités. Il importe ainsi de reconnaître, à côté de l'*unispatialité* de la chaîne sonore, la *multilinéarité* du sens, qui ne se laisse pas assigner de façon simple en des localités de la chaîne, mais s'organise selon d'autres principes non nécessairement alignés sur la répartition en constituants des énoncés et des « séquences » textuelles. Plus ou moins explicitement administrées par le statut conféré à la question de la

[36] On trouvera une présentation complète et synthétique de ces concepts dans Zinna, 1986.
[37] Les domaines sémantiques sont liés à des pratiques sociales : /sport/, /administratif/, /économique/, etc. qui ont d'ailleurs souvent leurs genres propres (lettre commerciale, note de synthèse, compte-rendu de match, etc.).
[38] Mais la *présence sémantique* connaît des degrés variables, qui restent à décrire.
[39] Cette formulation suggestive est empruntée à Rosenthal & Visetti, 1999, p. 215.

constituance, les discussions grammaticales autour de la notion de signifiant discontinu peuvent ainsi, *mutatis mutandis,* se rencontrer également dans le cadre des analyses textuelles. Dans ce cas cependant, il ne semble pas que l'on soit face à une alternative entre une conception réticulaire secondarisant l'exigence de constituance et une conception segmentale qui ne pourrait y déroger, mais plutôt dans le cadre d'une complémentarité dont il importe de fixer les termes méthodologiques. On peut préciser ce point en mettant en regard ce que nous avons appelé *unités sémiologique* et le concept de *passage* proposé par Rastier dans sa réélaboration textuelle du signe saussurien :

> Au plan du signifiant, le passage est un extrait, entre deux blancs s'il s'agit d'une chaîne de caractères ; entre deux pauses ou ponctuations, s'il s'agit par exemple d'une période. Au plan du signifié, le passage est un fragment qui pointe vers ses contextes gauche et droit, proches et lointains. Cela vaut pour le sémème comme pour le contenu du syntagme ou de la période. On peut ainsi substituer à la monade sémiotique apocryphe du Cours de linguistique générale cette figure du passage :
>
> ← ⊃ *fragment du contenu* ⊂ →
> - - - - - - - - - - -
> ← ⊃ *extrait de l'expression* ⊂ →
>
> (Rastier, 2007/2008, p. 7)

Bien que les relations sémantiques puissent s'établir entre passages non contigus (voire entre passages de l'intertexte) et que le passage n'ait pas la positivité et l'extériorité d'un objet puisqu'il est déterminé par un acte interprétatif, la partie de sa définition relative à son signifiant implique une forme minimale (et nécessaire) de constituance, en l'occurrence gestaltiste plutôt que compositionnelle[40]. On propose alors de considérer que le passage, une fois déterminé, peut être *décrit* comme un réseau multilinéaire d'unités sémiologiques et que son sens consiste précisément dans la relation entre ces unités, cette relation étant fixée par les objectifs ayant présidé à la sélection du passage. Pour préciser cela, prenons un exemple outrancièrement simpliste, mais qui permettra de fixer les idées. Soit l'énoncé :

la grande montagne blanche touche les nuages,

que nous considérerons comme un passage. Celui-ci est une unité duelle (*extrait/fragment*) dont le sens, selon le *point de vue* qui l'a sélectionné, pourra diversement être décrit :

		Points de vue				
		thématique	**thématique**	**grammatical**	**logique**	**logique**
u.s[41]	**Sé**	/blancheur/	/hauteur/	/féminin/	/sujet/	/prédicat/
	Sa	*blanc-… nuage*	*grand- … montagne … nuage*	*-a … -ande … montagne … -anche*	*la grande montagne blanche*	*touche les nuages*

Tableau 4 : passage et unités sémiologiques- a

Chaque point de vue, par exemple celui du grammairien, du logicien, etc., engage ainsi des modes d'objectivation qui *(i)* conditionnent la délimitation des passages et *(ii)* au sein de cet

[40] Sur les questions de constituance et de non-compositionnalité dans la perspective d'une sémantique des formes, voir Visetti, 2003.
[41] Unités sémiologiques.

empan, sélectionnent des unités sémiologiques pertinentes en accommodant le champ perceptif conformément à leurs attentes, c'est-à-dire en le sémiotisant. On pourrait d'ailleurs reprendre l'opposition méthodologique *sens/signification* dans cette perspective, en l'autonomisant ainsi du strict cadre lexical où elle s'applique généralement. En résumé :

passage	*unités sémiologiques discontinues*
constituant	réticulaire
herméneutique/sémiologique	sémiologique
descriptif	méthodologique
sens	signification
période orale, paragraphe écrit, …	Monème, isotopie, paratopie, …

Tableau 5 : passage et unités sémiologique-b

3.4. Intermédiaires entre passages et unités sémiologiques

Nous finirons en évoquant la nécessité de prévoir, entre les passages et ces unités discontinues par excellence que sont les isotopies ou les paratopies, des grandeurs intermédiaires susceptibles d'être décrites selon ces deux modalités et d'assurer ainsi la transition des unes aux autres. Le palier constructionnel semble à cet égard un lieu fondamental d'échange car il permet, dans le cadre général que nous avons posé, de faire retour pour mieux la comprendre à cette intuition tenace que des unités d'un format proche du mot fonctionnent comme des principes organisateurs des passages, mais en la considérant comme un fait à expliquer et non comme un point de départ. En l'occurrence, la sémiologie linguistique peut s'inspirer de la linguistique de corpus, et transposer certains de ses résultats dans son cadre problématique. Le concept *d'item lexical* notamment est éclairant pour notre propos. Élaboré par Sinclair (2004), il désigne des unités qui ne sont tout à fait ni des lexèmes, ni des syntagmes ou des locutions, mais des configurations complexes qui ne peuvent être déterminées qu'en corpus à partir d'études de co-occurrences. Cette configuration contient, au maximum, un (i) *noyau,* des (ii) *collocations* et *colligations*, (iii) des *préférences sémantiques*[42]*,* et (iv) une *prosodie sémantique*[43]. Le noyau est le point d'entrée pour la recherche d'un item lexical, et Sinclair (2004, pp. 30-34) a par exemple pu montrer par l'analyse exocentrique de l'environnement gauche de *naked eye* que ce *noyau* :

(i) entre en *collocation* avec *the* dans 95 % de ses occurrences ;

[42] Il faut prendre garde à ne pas confondre *collocation* ou *colligation* et préférence sémantique : la collocation est une relation de co-occurrence entre deux formes alors que la préférence sémantique est une relation de co-occurrence entre une forme et une classe sémantique.

[43] Introduit par Louw (1993) puis développé parallèlement par Sinclair, le concept de *prosodie sémantique (semantic prosody)* est défini ainsi par Louw (2000) : « a semantic prosody refers to a form of meaning which is established through the proximity of a consistent series of collocates, often characterisable as positive or negative, and whose primary function is the expression of the attitude of its speaker or writer towards some pragmatic situation ». Au titre des raisons qui pourraient motiver cette dénomination notons (i) le caractère non nécessairement assignable à une unité donnée de l'item lexical : les prosodies sémantiques, à l'image d'un contour prosodique, caractérisent la construction dans son entier ; (ii) la nature « expressive »/ « évaluative » des catégories sémantiques manifestées. On soulignera par ailleurs leur caractère *latent,* ou non immédiatement perceptible pour les locuteurs, ce qui nécessite le recours à des corpus numériques pour leur détection : on a par exemple pu constater que dans un corpus d'évaluation d'agents fonctionnaires toutes les occurrences de « certaines » et « parfois » apparaissent dans des contextes d'évaluation négative alors que les occurrences de « toutes » et « toujours » sont systématiquement associées à des évaluations positives, ce dont les évaluateurs ont été les premiers surpris.

(ii) entre en *colligation* avec les prépositions *with* et *to* dans 90 % de ses occurrences ;
(iii) entretient une *préférence sémantique* avec une classe sémantique /visibilité/ ;
(iv) manifeste une *prosodie sémantique* de /difficulté/ dans 85 % de ses occurrences :

Structure de l'item lexical[44]			
prosodie sémantique	**préférence sémantique**	**collocations/colligations**	**noyau**
/difficulté/ *difficult, weak, faint, ..*	/visibilité/ *see, visible, spot, appear, perceived, apparent, undetectable*	*with, to, the*	*naked eye*

Tableau 6 : structure de l'item lexical naked eye

Reformulés en termes sémiologiques, ces résultats illustrent la variabilité de *corrélation* et de *dominance*[45] entre signifié et signifiant au sein de l'item lexical : au noyau correspond un signifiant fixe, qui, si on l'isole de ses contextes a la capacité de rapatrier les valeurs environnantes. À partir des préférences sémantiques, c'est au contraire le signifié qui domine, et bien qu'il y ait encore des lexicalisations prototypiques (*see* et *visible* sont des parangons dans le cas de *naked eye*), seul le trait sémantique /visibilité/ est nécessaire. Quant aux prosodies sémantiques, la valeur manifestée n'est plus nécessairement lexicalisée et devient une qualité globale de la suite linguistique. Sur le schéma suivant, le signe linguistique tel qu'il est généralement entendu se situerait ainsi au degré maximal de corrélation entre signifiant et signifié :

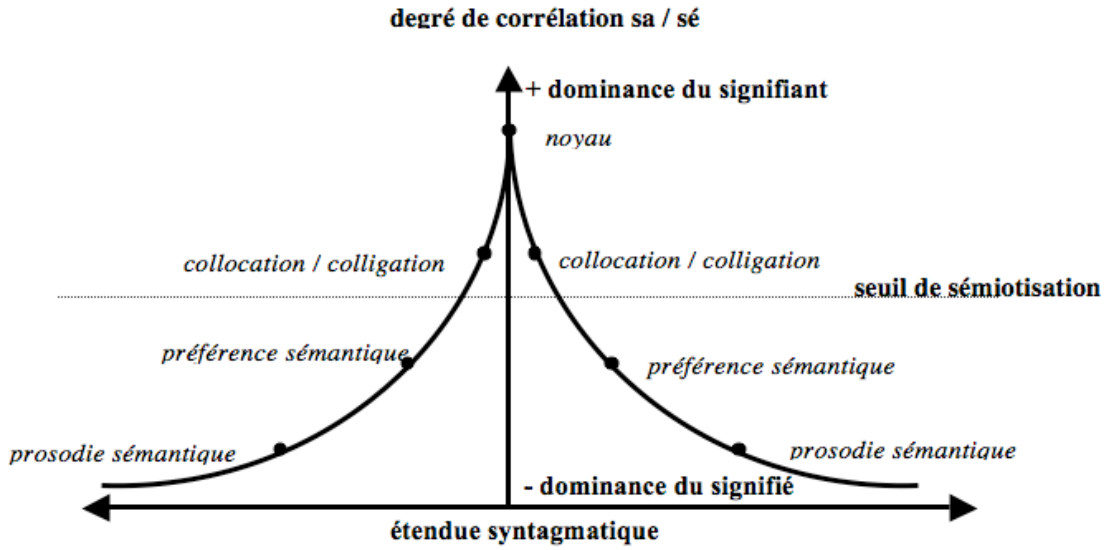

Figure 4 : item lexical et corrélation signifiant/signifié

En somme, plus l'étendue syntagmatique de manifestation des unités est importante et plus le signifié l'emporte sur le signifiant. Il ne faut pas voir là une forme de conceptualisme en contradiction avec le principe sémiologique du caractère biface des unités : l'affaiblissement du

[44] Des segments comme *too faint to be seen with the naked eye* ou *it is not really visible to the naked eye* illustrent les quatre composantes de la structure.
[45] Nous reprenons cette idée de dominance entre plans à Rastier (2005).

signifiant n'implique pas que les entités soient purement conceptuelles, mais simplement que leur localisation n'est pas toujours strictement déterminable. À l'inverse, la brièveté et la stabilité du noyau lui permettent de fonctionner comme attracteur pour les signifiés des autres parties de l'item lexical : les internalisant[46], il peut donner l'illusion d'être une unité simple sa/sé, mais l'important est qu'il ne se déplace jamais seul. De ce point de vue, la notion d'item lexical permet de préciser la conception linguistique traditionnelle qui distingue dans les degrés de figement (p. ex. syntagme libre < préférence sémantique < collocation < locution) des grandeurs diversement intégrées en langue, en suggérant que ces différents degrés de routinisation participent de *formes unitaires à des degrés variables de sémiotisation* : si le point de vue *abstrait* du linguiste peut en effet reconnaître des *types* d'unités en fonction de ce critère, les entités *concrètes* apparaissent plutôt comme des *composés* dont les différentes parties sont variablement intégrées. Unité duelle hétérogène dans ses modalités de corrélation signifiant/signifié selon ses zones, l'item lexical concrétise ainsi à fleur de texte l'unité de la langue et de la parole.[47]

L'exemple d'unités comme l'item lexical, à la croisée de domaines d'objectivation, est ainsi précieux pour mieux comprendre les transactions entre mots, passages et unités sémiologiques discontinues : sa nature constructionnelle permet de l'isoler sur la chaîne, en quoi il est comparable à un passage, et il présente par ailleurs les deux relations d'isotopie (par exemple pour *naked eye,* l'isotopie /visibilité/ entre la préférence sémantique et *eye*) et de condensation paratopique des valeurs dans le noyau[48]. On aimerait avoir ainsi suggéré que la problématique de la constituance et de la réticularité des unités ne se pose pas, dans une perspective sémiologique, nécessairement dans les termes antagonistes qui peuvent être ceux de la grammaire, mais plutôt sous la forme d'une complémentarité qualifiable méthodologiquement, et avoir contribué en cela à éclairer sur certains aspects la difficile question de savoir « dans quelle mesure le contenu et l'expression font route ensemble dans la chaîne syntagmatique »[49] (Hjelmslev, 1956, p. 208)[50].

---

[46] Ce qui lui permet d'ailleurs de désigner l'unité intégrale. Soulignons également que la dualité signifiant / signifié doit faire l'objet d'une compréhension nuancée selon la place qu'on lui assigne sur un axe opposant points de vue *méthodologique* et *réel* : du point de vue méthodologique, le partage entre signifiant et signifié est net, et à vrai dire *a priori*, l'idée sémiologique fondamentale d'une indissociabilité du signifiant et du signifié jouant alors essentiellement comme *principe* épistémologique administrant les manipulations (commutation, substitution, etc.) auxquelles se livre le linguiste ; mais si on déplace sur cet axe le curseur vers la position *réelle* du locuteur, la distinction signifiant / signifié devient alors beaucoup moins assurée, la même indissociabilité se relisant plutôt dans l'unité phénoménologique de la *forme-sens* énoncée ou interprétée. Cette première opposition se voit cependant complexifiée du fait que l'activité linguistique des locuteurs consiste fréquemment à faire varier le curseur, par exemple dans les phases épilinguistiques, reformulantes, où des signifiants sont thématisés comme diversement adéquats, acceptables, etc., pour une idée à exprimer, ce qui revient en définitive à thématiser la *sémiose* même, et à donner de fait plus de netteté à l'opposition du signifiant et du signifié. Conséquemment, le linguiste ne devrait donc pouvoir faire autrement – *a fortiori* dans une perspective saussurienne pour laquelle les vrais objets linguistiques sont ceux appartenant à la conscience du locuteur – qu'intégrer cette variabilité à ses modèles descriptifs, ce qui suppose d'assumer pleinement l'idée que les grandeurs linguistiques sont avant tout les corrélats d'une activité connaissant des genres et des phases éventuellement réflexives. Outre les modalités de *dominance* entre signifiant et signifié que nous venons d'évoquer, il conviendrait ainsi dans la même perspective de décrire plus précisément les degrés d'*antécédence* relative de l'un sur l'autre selon ces phases et genres (Sinclair remarque par exemple que, en anglais tout comme en italien, le noyau de l'item lexical apparaît généralement à la fin de l'item). Sur ces questions, et notamment celle des « décalages » temporels entre signifiant et signifié, on trouvera des propositions et formulations très éclairantes dans Rosenthal, Visetti, 2008, notamment pp. 185-189, 204-209, 247-249.

[47] Il y a là certainement une autre façon de comprendre la conception coserienne de la dualité langue/parole : « la langue est contenue dans la parole et la distinction *langue-parole* – en dehors du fait qu'elle peut être interprétée de différentes façons – n'est pas « réelle », mais bien « formelle » et « méthodologique ». […] Etudier la langue, c'est étudier une *dimension* de l'activité de parler, dimension qui n'est ni abstraite ni extérieure à cette activité » (Coseriu, 2001, pp. 34-36).

[48] Cette dernière relation de cumul des valeurs dans le noyau est d'ailleurs tout à fait essentielle, car c'est elle qui soutient l'intuition qu'une langue pourrait être faite d'un inventaire d'unités dotées de sens que la parole combinerait.

[49] Hjelmslev, 1956, p. 208.

[50] J'ai plaisir à remercier Jean-Paul Bronckart pour ses remarques et suggestions sur une première version de ce texte.

Bibliographie

Corpus saussurien

[*CLG*| : Saussure, F. de (1916/1972). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.

[*ELG*] : Saussure, F. de (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.

Autres références

Bouquet, S. (2007). Linguistique, interprétation et poésie, réponse à une « réclamation » d'Yves Bonnefoy. In D. Lançon & P. Née (Ed.), *Yves Bonnefoy, poésie, savoirs et recherche* (pp. 41-65). Paris : Hermann.

Coseriu, E. (1952/1973). Sistema, norma y habla. In *Teoría del lenguaje y lingüística general, cinco estudios* (pp. 11-113). Madrid : Gredos.

Coseriu, E. (2001). *L'homme et son langage*. Louvain & Paris : Peeters.

De Mauro, T. (1972). Notes biographiques et critiques sur F. de Saussure. In F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* (pp. 319-477). Paris : Payot.

Gandon, F. (2002). *De dangereux édifices, Saussure lecteur de Lucrèce*. Paris : Vrin.

Godel, R. (1969). Questions concernant le syntagme. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 25, 115-131.

Harris, Z. S. (1945). Discontinuous Morphemes. *Language, 21*, 121-127.

Harris, Z. S. (1960). *Structural linguistics*. Chicago : University of Chicago Press.

Hausmann, F. J., Blumenthal, P. (2006). Présentation : collocations, corpus, dictionnaire. *Langue française,*150, (pp. 3-13).

Hjelmslev, L. (1956/1971). Sur l'indépendance de l'épithète. In *Essais linguistiques* (pp. 208-219). Paris : Minuit.

Hjelmslev, L. (1963/1966). *Le langage*. Paris : Gallimard.

Jespersen, O. (1922). *Language, its nature, development and origin*. London : Allen & Unwin.

Louw, W.E. (1993). Irony in the text or insincerity in the writer ? The diagnostic potential of semantic prosodies. In M. Baker, G. Francis & E. Tognini-Bonelli (Ed.), *Text and technology ; in honour of John Sinclair* (pp.157-176). Amsterdam : John Benjamins.

Louw, W.E. (2000). Contextual prosodic theory : bringing semantic prosodies to life. In C. Heffer & H. Sauntson (Ed.) *Words in Context, A tribute to John Sinclair. On his Retirement*, (pp. 49-94). Birmingham : University of Birmingham. Réédité sur *Texto !* Corpus et trucs, URL : http://www.revue-texto.net/index.php?id=124.

Martinet, A. (1960/1980). *Éléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin.

Martinet, A. (1985). *Syntaxe générale*. Paris : Armand Colin.

Missire, R. (2005). *Sémantique des textes et modèle morphosémantique de l'interprétation*. Thèse de l'Université de Toulouse II.

Rastier, F. (1995). La sémantique des thèmes ou le voyage sentimental. In F. Rastier, F. (Ed.), *L 'analyse thématique des données textuelles* (pp. 223-249), Paris : Didier.

Rastier, F. (2003). Formes sémantiques et textualité. In D. Legallois (Ed.), *Unité(s) du texte* (pp. 99-114), Cahiers du Crisco, Université de Caen, 12.

Rastier, F. (2005). Saussure au futur, écrits retrouvés et nouvelles réceptions. Texto ! [en ligne]. URL : http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur_Saussure/Rastier_Saussure.html.

Rastier, F. (2007). Passages. *Corpus, 6,* 125-152. Version révisée (2008). *Texto !* [En ligne], URL : http://www.revue-texto.net/index.php?id=64., pp. 1-36.

Rosenthal, V. & Visetti, Y.-M. (1999). Sens et temps de la Gestalt. *Intellectica, 28*, 147-227.

Rosenthal, V. & Visetti, Y.-M. (2008). Modèles et pensées de l'expression : perspectives microgénétiques. *Intellectica,* 50, 177-252.

Sinclair, J. (2004). *Trust the text, language, corpus and discourse*. London & New York : Routledge.

Visetti, Y.-M. (2003). *Formes et théories dynamiques du sens*. Texto ! [En ligne], Dits et inédits. mis à jour le : 14/04/2008, URL : http://www.revue-texto.net/index.php?id=656.

Zinna, A. (1986). La théorie des formants, essai sur la pensée morphématique de Louis Hjelmslev. *Versus,* 43, 91-111.